

Les coulisses de la veillée d'armes

A gauche comme à droite, on se prépare à l'après-8 mai. Parce que l'enjeu réside dans la recomposition du paysage politique.

ELYSEE 88

Dans ses dernières longueurs, la campagne présidentielle prend la forme d'un quarté annoncé. Les sondages figent les positions et soulèvent les questions de l'entre-deux-tours. Si bien que les veillées d'armes ne se vivent pas dans l'excitation du suspense, mais plutôt dans la froideur d'anticipations au décor flou. Car tous savent, à gauche comme à droite, que le véritable enjeu de l'élection réside dans la recomposition du paysage politique après le 8 mai. Voici comment chaque camp s'y prépare.

Mitterrand : « Faites votre campagne, je fais la mienne »

Tous avaient répondu à l'invitation de Marcel Debarge, le sénateur et maire du Pré-Saint-Gervais. De Poperen à Fabius, de Jospin à Bianco, de Chevènement à Bérégovoy et à Mauroy, ils étaient dix-huit réunis mercredi dernier pour un déjeuner autour de François Mitterrand, au Pouilly-Reuilly, un restaurant apprécié de la commune. Avec le Président, ils ont partagé œufs brouillés, homard et rognons de veau. Mais, surtout, tous ont médité ses propos. « Vous êtes socialistes et vous devez être fiers de l'être. On dit que vous n'avez pas de programme ? C'est faux : vous avez le meilleur programme qui soit depuis 1972. N'ayez pas peur de me gêner : faites votre campagne, je fais la mienne. »

La veille, François Mitterrand s'était également rendu pour la deuxième fois au siège de sa campagne, avenue Franco-Russe, à Paris. Il entendait, comme dit un de ses collaborateurs, « secouer un peu les puces » de son état-major.

Changement de cap dans la campagne du Président ? En réalité, à dix jours du scrutin, il procède à des retouches pour s'adapter au terrain. Il considère ainsi qu'après la publication de sa « Lettre à tous les Français » ses amis n'ont pas vraiment assuré le service après-vente de son message. Deux hommes, cependant, ont échappé à ses remarques. Michel Rocard d'abord, qui s'est livré lundi dernier, à Conflans-Sainte-Honorine, à une véritable explication de texte des propositions présidentielles. Laurent Fabius ensuite,

qui, mercredi, à Argenteuil, a mis les points sur les « i » pour valoriser la lettre du candidat. Reste que François Mitterrand entend insister sur « la lecture socialiste » de son projet, car, pense-t-il, à trop vouloir préparer l'après-8 mai, on oublie un peu trop dans son camp le 24 avril.

Rennes l'autre vendredi, une halte à Villeteuse jeudi matin, une visite éclair à Marseille vendredi, avant un meeting lyonnais... il est vrai que la voix du Président-candidat et de ses lieutenants ne s'est pas beaucoup fait entendre après une fracassante entrée en campagne. Combiné avec certains sondages moins euphoriques, ce relatif silence risquait, selon le Président, de lui nuire. Le chef de l'Etat, pour autant, ne s'alarme pas. Des chiffres qui se tassent un peu peuvent être, d'après lui, une aubaine, voire une bénédiction. A trop croire à la victoire, son électoral, pense-t-il, pourrait s'endormir dans des certitudes trop douillettes.



FRANÇOIS MITTERRAND À VILLETEUSE

« Il est temps de changer »

« Jusqu'ici, j'ai fait trop de communication et pas assez de politique. Il est temps de changer », confiait récemment le Président. Ainsi s'est-il mis à décortiquer toutes les possibilités d'ouverture pour le lendemain du second tour sans choisir encore de solution, car sa tactique politique dépendra de son score s'il l'emporte.

Et pourtant François Mitterrand sent — il dit même qu'il sait — que les choses et les hommes bougent. Il n'exclut même

pas une accélération au lendemain du premier tour. Avec qui ouvrir ? Comment ? En passant par les appareils des partis ? Le chef de l'Etat ne veut rien brusquer. Il préfère laisser les gens se déterminer selon leur conscience et ne veut pas négocier, car, dit-il, il fait tout pour gagner, mais ne veut rien entreprendre pour être élu. Pour appuyer cette formule, il avance sa prise de position sur le droit de vote des immigrés. Elle peut, reconnaît-il, lui faire perdre quelques centaines de milliers de voix, mais il considère que c'est son honneur de prendre le risque de faire bouger les choses. De toute façon, en aucun cas il ne veut répondre à une campagne qu'il juge particulièrement vulgaire par la volonté de Jacques Chirac, qu'il ne place pas dans le même sac que Barre ou Giscard.

En fait, François Mitterrand, à huit jours du scrutin, revient à ses figures politiques classiques : il cible son principal adversaire, il s'occupe de rassembler au-delà de son camp et charge ses amis de resserrer leurs rangs, c'est-à-dire les rangs de la gauche, du PS au PC.

Bonne ou mauvaise surprise : le PC est prêt à tout

Lui qui se « régale » au cinéma, depuis que sa campagne a démarré, n'a pu voir que « Au revoir les enfants ». André Lajoie, « bourreau de travail », selon ses collaborateurs, n'a plus de temps libre. Le candidat du PCF a repris du poil de la bête. Son parti et son image de candidat

enregistrent un frissonnement dans les sondages. « Dédé » Lajoie est remonté de 5 à 6 %. Du coup, les appareils du PC ont reçu la consigne : tous sur le terrain jusqu'au 26 avril.

« Cette remontée correspond à ce que nous sentions depuis plusieurs semaines dans nos meetings », confie un membre du comité central.

Le PCF, qui a explication pour tout, analyse ainsi sa recote : « Lors de chaque scrutin important, nous constatons

que les derniers jours sont décisifs pour nous. Cela a été le cas, mais à notre détriment, en 1981, où un certain nombre de nos électeurs ont, au dernier moment, choisi de voter Mitterrand », déclare un autre dirigeant.

Toutefois, le PCF ne laissant rien au hasard, un nouvel échec électoral est envisagé, ainsi que sa justification. Outre la traditionnelle charge contre les médias, les communistes prévoient déjà de mettre

François Mitterrand : confronté à l'Histoire

François Mitterrand caresse avec délice les livres et les vieilles éditions. Il aime Latche, ses chênes et ses chiens. Il raffole de Venise, de ses ruelles et de ses mystères. Depuis toujours, il vole, comme il dit, « des espaces de liberté » à son combat politique et enchevêtré vie publique et privée dans une existence romanesque. C'est sur ce canevas public-privé qu'il faut rechercher ses vrais enjeux dans cette nouvelle bataille électorale qu'il a décidé de livrer.

« François Mitterrand le consultant retiré à Latche qui donnerait son avis ou sa bénédiction à ceux qui viendraient l'informer des bêtises qui se font à Paris n'a jamais été vraisemblable », dit un de ses proches, qui le trouve toujours « drogué de politique ».

François Mitterrand, c'est vrai, aime les combats et les campagnes : elles le font vivre et revivre. Il adore les défis, qui le stimulent. Ceux qui le fréquentent ces temps-ci le trouvent rajeuni, « comme si la compétition électorale lui permettait de repousser les frontières de l'âge ». Il sait qu'arrêter le combat — « la vie », dit-il — c'est mourir un peu. Ainsi, en véritable battant de la politique, il veut prendre sa revanche sur Chirac.

« Si la droite avait été défaite en 1986, Mitterrand aurait pu se retirer plus facilement en 1988. Mais quand Chirac le narque, il relance la balle et veut gagner la belle », confie un de ses collaborateurs. Faire payer l'addition à un Premier ministre qui, dit-il, l'a « humilié » ne lui dé-

plairait pas en effet. Il se réjouit, et même à l'avance, du face-à-face qui pourrait opposer le vieux renard qu'il est au jeune loup qu'il voit en Chirac. Et si Barre se trouvait en face de lui, il prendrait aussi plaisir à le vaincre et à effacer ce fameux débat perdu en 1978.

Cette victoire qui nourrirait sa satisfaction personnelle ouvrirait aussi, à ses yeux, une période nouvelle. Une chance historique de recomposer la vie politique se présenterait, pense-t-il. Ce rendez-vous-là, il ne veut pas le rater. La construction d'une grande force qui éliminerait les extrêmes des deux bords correspond à ses vœux depuis plus de vingt ans.

Si l'on enlève de sa « Lettre à tous les Français » les éléments de circonstance et d'actualité, il reste, dit un de ses pro-



FRANÇOIS MITTERRAND À LATCHE
« Un espace de liberté »

l'accent sur la nature de la présidentielle. André Lajoinie l'a clairement expliqué : pour les communistes, l'élection présidentielle est la moins favorable, car, dit-il, antidémocratique par nature. En outre, a-t-il souligné, tout est fait cette fois pour occulter le premier tour, dont on présente l'enjeu comme un duel entre Mitterrand et la droite. CQFD.

Pour Le Pen, l'important c'est « l'après-premier tour »

Dans le jet privé (à cause des grèves d'Air Inter) qui le conduit à Toulouse, où il tient un meeting, Jean-Marie Le Pen étale des cartes à jouer sur sa tablette et commence une réussite. Depuis que, dans le générique des sondages, sa quatrième position se consolide, « l'outsider » piaffe de jubilation. A moins d'un revers imprévisible mais toujours possible — nul n'étant à l'abri d'une gaffe ou d'une bourde — il compte atteindre un score élevé quasi inespéré. Dès lors, l'unique préoccupation du leader du FN réside dans « l'après-premier-tour ». Si, dans le

camp de la majorité, on attend avec une certaine appréhension le verdict du 24 avril, afin de concocter une honorable « combinaison » pour négocier « l'obstacle incontournable » lepéniste, chez Le Pen on connaît le même embarras. « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette », annonce une ronde enfantine. Le Pen et la majorité semblent la marmonner.

C'est que, si négociations il doit y avoir après le premier tour, on ne négocie pas avec les mêmes atouts selon que l'on a capté 11 % des suffrages, ou plus, ou moins. A Saint-Cloud, où chaque lundi matin le bureau politique du FN se réunit autour de son président pour un petit dé-

ches, le discours du patron de la FGDS qu'il fut. Il pense qu'il est bon pour la France d'avoir des « compétitions, mais pas de combat ». Il veut, de surcroît, que ces compétitions s'organisent autour du Parti socialiste. Il en a pris le destin en main en 1971, et voudrait en faire après le 8 mai le « noyau dur » de la vie politique, un parti sans lequel rien de durable ne pourrait se faire. « Mon ambition politique est de mener à terme l'ambition politique qui est la vôtre », lançait-il, l'autre vendredi, aux socialistes venus le soutenir dans son premier meeting à Rennes, tout en tendant la main à des hommes de droite.

Mitterrand architecte des nouveaux équilibres français, mais aussi européens, telle est son ambition. Ainsi brandit-il bien haut l'étendard européen. De la construction de l'Europe, il a fait une affaire personnelle. Il est vrai qu'il a été l'un des premiers à y croire, avec Jean Monnet et Robert Schuman. Pendant des années, l'Europe a stagné. Sous son autorité, elle a connu une nouvelle impulsion avec l'accord sur le Marché unique de 1992. Ce pari-là, le chef de l'Etat le sait difficile. En privé, il comptabilise les difficultés et énumère les chausse-trapes. Croyant, Mitterrand en toute chose garde le scepticisme de l'agnostique. Mais, attentif à son histoire, il veut, une fois encore, forcer le destin. Il considère, comme Malraux, que « l'important est de soigner sa biographie ! ». ●

DANIELE MOLHO

jeuner, on a beaucoup élabore sur les différentes stratégies à employer pour se faire entendre de la majorité. Prises de bec et éclats de voix ont pimenté parfois les collations matinales. En effet, tous ne sont pas toujours d'accord sur la « programmation » de l'entre-deux-tours. Il y a ceux qui prônent un durcissement

des exigences du FN à l'encontre de la majorité. Il y a ceux qui sont partisans d'une politique plus souple envers Chirac. Le Pen écoute. Chez lui, le va-et-vient des visiteurs est incessant. Ses deux lignes téléphoniques sont toujours encombrées. Ce ne sont pas uniquement des élus qui l'appellent. Si, côté FN, on dément toute amorce de négociation, certains laissent entendre que des contacts très discrets ont été engagés « depuis belle lurette ».

Et citent en exemple la victoire, jeudi dernier, de l'UDF-PR Pierre Chantelat à la présidence de la Région Franche-Comté, avec l'appui du FN, pour prouver que ces « contacts » ne sont pas inutiles.

Jacques Chirac : acteur de son histoire

Jacques Chirac déteste qu'on lui pose des questions existentielles. Surtout en campagne électorale, où il affecte de dérouler sa vie comme un fleuve impétueux qui charrie la fatigue jusqu'au port de l'élection. Pourtant, candidat à la présidence de la République pour la deuxième fois, le Premier ministre se trouve placé devant une énigme dont il détient seul la réponse et qu'il ne délivrera qu'entre les deux tours de scrutin. Peut-il apparaître comme présidentiable à l'opinion, qui obstinément jusque-là, dans les sondages, ne l'a jamais donné vainqueur de la compétition présidentielle ?

Sauf retournement spectaculaire des Français qui le laisserait d'autant plus désarmé qu'il s'est habitué à apparaître comme le gagnant de la primaire à droite, Chirac devrait être le challenger de Mitterrand le 8 mai. Il aura accompli alors la première partie de son parcours, la plus « lourde », celle qui permet de ménager l'avenir du RPR et le sien. Plus facilement, peut-être, qu'il ne l'imaginait.

Préparé, en effet, à une rude concurrence de Raymond Barre, le Premier ministre a semblé s'essouffler dans un premier tour : il est allé trop vite au bout d'une stratégie qui consiste d'abord à regrouper la droite sans braquer l'électorat du Front national. Secondé par l'équipe gaulliste, organisé sans discordance et sans états d'âme pour lui seul, il a trouvé un style fait de son légendaire dynamisme, apaisé dans des réunions construites sur le dialogue plus que sur la

harangue. Le geste ample, la phrase moins manichéenne, Chirac « ressemble à ses affiches », alors que Mitterrand doutait qu'il pût rester intact, souriant jusqu'au dernier jour. Tous le jurent, scruté dans la cohabitation par l'œil décapant de François Mitterrand qu'il n'a jamais cessé de considérer comme son adversaire, Chirac a gagné en maîtrise de lui-même, en capacité de gérer son temps, jusqu'à avoir introduit dans son dictionnaire le mot « repos ».

Mais le plus difficile reste à faire. Il s'agit de convaincre les Français que ce garçon « sympathique et gentil », comme disent les barristes, touchant là où le compliment minimise la vertu, est plus qu'un Premier ministre : un homme d'Etat. Il lui faudrait quitter les contours bornés du RPR et les amitiés sédimentaires du gaullisme pour s'afficher en rassembleur de la majorité, ouvert jusqu'aux confins du centre. Certains voient dans le choix de nouveaux locaux qui ne seront plus ceux du RPR ou du candidat du RPR mais ceux du candidat de la majo-



JACQUES CHIRAC EN ALSACE

Une énigme dont il possède seul la réponse

Chirac et Barre : le pacte sera respecté jusqu'au 8 mai

Jacques Chirac, certain d'avoir gagné la primaire, voulait surfer jusqu'au 24 avril. Le resserrement de la fourchette avec Barre réveille cette question. Sur quel plan les électeurs vont-ils se fixer ? C'est ce qui trouble aujourd'hui les réunions de « pilotage », où la garde rapprochée du Premier ministre continue néanmoins d'affûter ses répliques pour le second tour. « Tout tourne, en fait, autour du grand écart que Chirac doit réaliser, du centriste Bernard Stasi au FN Bruno Mégret », résume un de ses proches. Ses amis assurent donc que l'aversion de Chirac pour les thèses racistes véhiculées par le noyau dur du Front national le conduira à ne céder à aucun ultimatum de Le Pen, même s'il laisse en sous-main Charles Pasqua veiller à ce que subsistent des passerelles vers le FN.

Car, plus que la séduction de l'extrême droite, c'est le désenclavement de Chirac hors des limites du RPR qui préoccupe les siens. Le débat se joue entre « une France dynamique et une France immo-

bile », répète Chirac, donnant ainsi le ton de sa campagne pour le second tour. De plus, le candidat RPR — anticipant un peu vite sur l'élimination de Raymond Barre — a reçu la semaine dernière l'assurance que l'UDF ne lui ferait pas défaut s'il l'emporte. Pasqua, en gaulliste traditionnel, a des préjugés contre les états d'âme centristes et privilégie la bonne vieille alliance objective avec la « bande à Léo », lointaine héritière des Républicains indépendants. Balladur, en pompéien, se souvient de la valeur ajoutée du centriste Jacques Duhamel dans l'élection de 1969 et cherche plutôt à ne pas désespérer le CDS. L'UDF, après avoir fait ses

rité le signe d'une volonté lucide. Surtout, ils espèrent en l'apparition à ses côtés de « l'équipe de France de demain », qui irait de Léotard à Bosson, de Méhaignerie à Malhuret en passant par Séguin, Barzach et les autres.

Mais, par-delà les petites ficelles et les vrais symboles de la politique, Chirac sait qu'il doit créer lui-même la surprise par la justesse de son personnage, qu'il doit devenir acteur de son histoire plutôt que talentueux comédien. Quand l'intuition lui désigne l'urgence, témoignent ses amis, Chirac s'est toujours révélé, parfois in extremis, dans des choix qui préservaient son avenir. Il n'aura là que quinze jours pour prendre une dimension nouvelle. S'il échoue, il méditera une nouvelle fois l'exemple de François Mitterrand, qui, ancré sur un parti totalement dévoué, est reparti, quelques jours après sa défaite de 1974, à la conquête du pouvoir.

A moins que, brisés par un score trop faible, déstabilisés par un Mitterrand visité par le consensus, les descendants du gaullisme, orphelins de l'Histoire, ne lui mesurent leur confiance. Mais, en se croyant immunisés contre l'échec calamiteux du premier tour, Jacques Chirac pense avoir écarté cette suprême défaite-là. ●

CATHERINE PÉGARD

calculs, évite à Chirac de trancher. Le pacte majoritaire sera respecté jusqu'au 8 mai. Les principaux conseillers politiques de Barre l'ont décidé mardi matin. Le même jour, le déjeuner de la majorité à Matignon l'a certifié.

Soupçonné de vouloir céder aux caresses socialistes, le CDS s'est crispé. Les centristes sont agacés qu'une simple poignée de main avec Michel Charasse ou un déjeuner avec Jean-Louis Bianco soient immédiatement interprétés comme une accountance claire avec le PS pour l'après-8 mai. Surtout, les centristes ont fait leurs comptes : ceux qui reviendraient à l'Assemblée — en cas de dissolution décidée

Raymond Barre : fidèle à son histoire

Raymond Barre, un jour, dans une boutade, a laissé entendre qu'il préférerait ses bégonias de Saint-Jean-Cap-Ferrat, ses élèves de Sciences Po et ses voyages à l'étranger aux entraves du « microcosme ». C'était au temps où, dans la majorité, il était le favori de l'élection présidentielle. Alors que le succès, à en croire les sondages, le boude, l'humour provocateur n'est plus de mise. Mais Barre ne varie pas. Ses goûts sont ce qu'ils sont. Il est sûr que ces Français qui le comprennent, quand il les rencontre en province, lui jurent même, ces temps-ci, que rien n'est perdu. Il pense « imperturbablement » que, devant l'urne, ils se resaisiront pour consacrer sa « crédibilité » d'homme d'Etat et le laisser conjuguer face à Mitterrand les vertus mêlées du centrisme et du gaullisme, suivi par une majorité « forcément » barriste.

Mais, s'il est battu aujourd'hui, ses proches l'affirment, l'ancien Premier ministre ne restera pas « inerte » demain. Il l'a écrit tout récemment à l'un de ses plus vieux amis : il continuera de dire ce qu'il pense, à sa manière, sans dévier de son discours. Mieux : avec l'entêtement de celui qui reste sûr de ses convictions même lorsque l'opinion se détourne, sans doute reviendra-t-il inlassablement sur ses prophéties, comme il a commencé à le faire, la semaine dernière, expliquant qu'il avait eu raison, à Matignon, d'exhorter les chômeurs à créer leurs entreprises. N'en déplaise aux « beaux esprits », dira-t-il...

Ainsi dessine-t-il l'autoportrait idéal

par Mitterrand — sont tous élus à droite, qu'ils s'appellent Méhaignerie ou Barrot. Pour qu'ils acceptent de faire un bout de route avec Mitterrand, il faudrait que, localement, celui-ci joue un changement d'alliance électorale. Ils affirment qu'aucun socialiste n'évoque, devant eux, cette hypothèse. Enfin, Méhaignerie, disent ses amis, « arc-bouté sur une loyauté viscérale », n'a pas ce culot politique qui consisterait à rallier spectaculairement Mitterrand entre les deux tours, sous couvert de « l'intérêt général ». Chirac l'a donc sondé pour savoir ce qui pourrait lui être agréable. « Par principe, je ne croirai pas à tes promesses », s'est défendu, en substance, le président du CDS, soulignant qu'il s'agissait non pas de convaincre un état-major, mais un électeur que Mitterrand sait séduire.

Le Premier ministre n'a pas eu les mêmes contacts avec François Léotard. Ce dernier, mortifié que Barre ne lui ait presque rien demandé dans sa campagne, brûle de donner, entre les deux tours, la pleine mesure de son talent. Avec tous les ministres PR, mardi dernier, il s'est fait le champion de l'antimitterrandisme, décou-

d'une nouvelle Cassandre que certains déjà ont baptisée « Mendès France de droite ». De là à ce qu'un élu du PR se dépêche de plagier une vieille formule de François Léotard sur Michel Rocard : « Barre sera éternel. Il ne s'usera que si l'on s'en sert, et comme l'on ne s'en servira pas, il ne s'usera pas. »

De fait, si Raymond Barre doit s'effacer le 24 avril, il prendra part — il l'a annoncé — à la campagne du second tour de Chirac, loyal parce que déterminé à ne jamais encourir la critique que, constamment depuis 1981, il formule à l'encontre de l'actuel Premier ministre. Il fera ce qu'on lui demande, a-t-il dit. Non sans en peser toutefois les formes. Dès lors, ses fidèles l'incitent à ne pas abandonner son « capital confiance », qu'il sera l'un des seuls — resté député en l'absence d'une dissolution — à pouvoir faire fructifier à l'Assemblée nationale. Tous ont repoussé le fantasme de le voir prendre la tête de l'UDF, ce qu'il avait déjà refusé de faire pour les législatives de 1978, et en 1981 encore, déclarant, le lendemain de la dé-

faite de Giscard : « Je n'aspire pas à devenir chef de parti. » Barre le répète : il n'a rien demandé aux différentes composantes de l'UDF. Elles le lui ont bien rendu. Il continuera solitaire.

Toutefois, ses amis le décrivent « reconnaissant ». Ils caressent donc le projet que Barre encouragera les « vrais » barristes — apolitiques, adhérents directs de l'UDF, centristes, barristes du PR... — à faire jeu commun, surtout si, Mitterrand réélu, la France entre alors dans « le panorama politique illisible » que dépeint son vassal du Nord, Bruno Durieux. D'autres affirment que Barre a pris goût à la politique. Ils ajoutent que sa pugnacité personnelle est intacte, ravivée par les rancœurs et les rancunes qu'il n'est pas près, lui, de « jeter à la rivière ». Sa femme, Eve, qui en privé ne dissimule pas tout le mal qu'elle pense de ceux qui, du RPR à l'UDF, ont « manqué » à son mari, a prévenu : « Mon époux ne renonce jamais. » Barre lui-même a laissé sourdre la menace de quelques règlements de comptes postélectorales.

Le carré de ses amis les plus sûrs espèrent ainsi que leur oracle préféré saura être un recours. Car ils ont parié que le score de Barre ne le « chabaniserait » ni ne le « pohériserait ». ● C. P.



RAYMOND BARRE À CLERMONT-FERRAND

« Mendès France de droite »

vrant sa stratégie de l'après-8 mai. Il parie que le consensus passera de mode, et qu'il en récupérera les déçus.

Les barristes de la première heure se gaussent, laissant à un grognard aussi expérimenté que Philippe Mestre le soin d'expliquer que toute tractation se jouera entre Chirac et Barre. Les léotardiens qui se sont libérés de Giscard, mais aussi certains centristes, comme Bernard Bosson, ont bien compris que, dans les bouleversements de l'après-mai, une génération pouvait être sacrifiée. Alors que Valéry Giscard d'Estaing repartait et que Raymond Barre entend demeurer, ils voudraient que ce ne soit pas la leur. Ils ont

donc, avec Jacques Chirac, un intérêt partagé, en tout cas jusqu'au 8 mai.

Le candidat du RPR ne se fait pas d'illusions. Il sait qu'il lui revient de créer la dynamique qui pourrait emporter toutes les supputations. Pour cela, il réclame des idées, songe à des personnes, car, dit-il, « l'ouverture ne passe pas par des partis ».

Ainsi s'avance la campagne, presque trop jouée d'avance pour être vraie. Entre les certitudes entamées du Président et les réflexions d'une majorité qui joue Chirac et ne peut oublier Barre, le scrutin ne peut plus être une simple formalité. ●

Récit de Danièle Molho, Jean Noli et Catherine Pégard